9 Juillet, 1847.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

Vol. IV. No. 26

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, ... £1
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, ... £1 6
Aux deux publications reunies, ... £1 10
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion, ... 3s. 4d
Six lignes et au-dessous, première insertion, ... 2s. 6d
Au-dessous par ligne, ... 4d.
Toute insertion subsequente, le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

LE PUSEYSME ET LE CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

C'est par le propre témoignage de nos adversaires religieux que nous aimons à constater les progrès de la foi catholique. Un anonyme ayant non-seulement révoqué en doute, dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*, mais même formellement démenti ce que cette feuille avait avancé sur les progrès du catholicisme en Angleterre, un écrivain allemand vient de faire insérer dans ce journal, organe du protestantisme-tory en Allemagne, ces réflexions sur le puséysme, qui nous ont paru dignes de tout l'intérêt de nos lecteurs :

« Depuis une série d'années, il se prépare au sein de l'Eglise anglicane une révolution générale dont les symptômes se manifestent de temps à autre et sous différentes formes. Ils appellent l'attention la plus sérieuse sur le grand projet de restauration catholique qui remue si profondément tous les élémens de la vie protestante ecclésiastique en Angleterre. Pendant qu'en Allemagne le protestantisme, en dépit de tous les efforts du parti orthodoxe et des hautes protections dont il jouit en Prusse, incline de plus en plus au rationalisme, tant parmi les masses populaires que parmi les savans ; pendant que de plus en plus il s'écarte des bases du christianisme positif, une réaction entièrement contraire se révèle dans la vie religieuse de l'Angleterre. Une puissante fraction du peuple, appuyée d'un grand nombre d'esprits éminens tant par les sciences que par leur érudition historique, se tourne vers l'antique orthodoxie de la vieille Eglise chrétienne des troisième et quatrième siècles, et vers les consolantes doctrines des Pères apostoliques. D'autres classes de la population, et nommément une partie considérable de l'opulente classe moyenne, se livrent au contraire au principe rationaliste du protestantisme continental. Ce phénomène a sa racine dans les profondeurs du caractère et de l'histoire du peuple anglais. Car, de même que dans l'histoire politique de l'Angleterre il se manifeste une tendance à laquelle se coordonne toute la marche des affaires de l'intérieur et jusqu'au principe de sa constitution, à savoir le respect de toutes les institutions que l'histoire lui a transmises, le maintien des droits de corporations et des associations, ce qui explique l'existence et l'indestructible influence de sa haute et opulente aristocratie, ainsi que la conservation d'anciennes constitutions municipales avec leurs immunités et privilèges, sans que ce respect pour ce qui est ancien gêne en rien la liberté politique et individuelle ; de même aussi l'esprit anglais, prévalant dans la triste histoire de son schisme sur les scandaleuses innovations d'Henri VIII et d'Elisabeth, n'a pu, comme en Allemagne, faire table rase de toutes les idées et de toutes les institutions catholiques. Tandis que sur le continent la Réforme, dès sa naissance, renversait de fond en comble tout l'edifice hiérarchique de l'Ancienne Eglise ; qu'elle brisait les sièges des plus antiques évêchés avec la même fureur qu'elle mettait à briser les statues et les vitraux de leurs vénérables cathédrales, la nation anglaise, s'écartant beaucoup moins des formes antiques, admettait les principes de la Réforme beaucoup plus dans ses doctrines que dans ses institutions nouvelles. C'est ainsi que dans le domaine de la politique elle a cueilli des idées de liberté, tandis qu'elle s'opposait en armes au caractère envahissant et radicalement destructeur de la révolution du dernier siècle. L'édifice hiérarchique tout entier, tel qu'il s'était établi et développé à la suite des prédications des premiers apôtres de l'Evangile, fut soigneusement maintenu avec ses anciennes métropoles, ses évêchés, ses chapitres, ses dîmes, et même avec sa discipline ecclésiastique. Il était naturel que cette conservation des formes catholiques arrêtât jusqu'à un certain point l'influence dissolvante du principe protestant ; bien qu'au lieu d'un corps vivant l'Eglise d'Angleterre n'offrit bientôt plus que les apparences d'une momie. Le chef politique de l'Etat qui avait établi cette fausse réforme s'était également déclaré chef de l'Eglise, de sorte que l'Eglise d'Angleterre offrait l'étrange spectacle d'un corps, non pas sans tête, mais auquel on avait superposé une tête étrangère. L'Eglise était devenue servante du trône et esclave de l'Etat ; toute sa nature se composait d'un singulier mélange de pouvoir temporel et de puissance spirituelle ; son culte fut réglé par l'administration, son rite devint une institution de police, ses dogmes (les 39 articles) réduits à n'être qu'une formule politique, devinrent un symbole sans autorité, auquel on prêtait serment sans le moindre scrupule de conscience, et sans croire le moins du monde à son infaillibilité. Dès lors la religion était tombée du haut de son élévation dans le bas domaine des choses de ce monde ; devenue loi de l'Etat, elle formait une masse hétérogène avec l'Etat. De là la longue et sanglante persécution sous laquelle gémirent non seulement les fidèles adhérens de l'ancienne Eglise, mais encore tous les autres dissidens, dans lesquels on voyait, non des héritiques ou des novateurs, mais des rebelles aux lois de l'Etat et des traîtres à sa majesté. De là aussi cet esprit d'intolérance qui ne pouvait dissimuler son caractère politique ni dans les bills du parlement britannique, ni dans les relations de l'Angleterre avec les puissances continentales. Or, l'existence et la nature de cette Eglise politique, de cet institut national subroge à l'ancienne indépendance de l'Eglise, répugne encore au caractère individuel des Anglais. Il n'est pas peut-être sous le ciel une seule nation douée d'un caractère aussi religieux que la nation anglaise : aucune n'a une horreur plus profonde de l'irreligion, des recherches rationalistes sur les mystères de la foi, et de toute aberration de la base des doctrines chrétiennes ; aucune n'a un respect plus profond pour le principe chrétien et pour l'Ecriture. Tandis qu'en Allemagne l'on avoue sans difficulté ses doutes sur la divinité de la personne du Christ et sur l'infaillible vérité des enseignemens bibliques, en Angleterre l'on s'exposerait, en exprimant de semblables opinions, au danger de se voir exclu de toutes les relations sociales, ou de ne s'entendre donner que des réponses pieuses de mépris.

« Ce caractère religieux de l'Anglais est, comme nous l'avons dit, en contradiction flagrante avec le caratère politique de son Eglise. Celle-ci, avec ses temples presque toujours vides, avec son culte si froid et avec sa conformation extérieure, n'a jamais offert et n'offrira jamais aux sentimens si profondément chrétiens qui vivent encore dans une foule de cœurs rien de ce qu'il faudrait pour satisfaire leur piété. Au lieu de les remplir de quelques unes de ces ardentes et sublimes affections que recherche le chrétien, elle le relègue dans un vide immense qui donne à l'âme une sorte de frisson, et peut être comparé à ces froides et humides émanations qui remplissent un caveau sépulcral. Le clergé anglican se perd en intrigues intéressées, qui sont la conséquence de sa situation entièrement mondanisée. Il n'est plus qu'une caste politique qui méconnait entièrement le but de son institution : car, au lieu de vivre parmi le peuple et pour le peuple, il s'en sépare avec une sorte d'horreur, tandis qu'il vit de ses sueurs.

« Dans une pareille situation, ce clergé ne pouvait rester inattaquable aux efforts du rationalisme, qui vint à son tour ébranler toutes les colonnes du dogme anglican. Ce nouveau danger s'étant déclaré, les plus savans théologiens se livrèrent à des doutes toujours plus fondés sur la véritude de la foi anglicane, que l'on finit par reconnaître pour n'être que l'émanation de la violente dictature d'un tyran ; on en vint de même à étudier l'histoise de la Réforme du seizième siecle, que l'on reconnut incompatible avec les doctrines de l'ère apostolique. Ces découvertes remplirent de douleur l'âme des savans les plus estimable et les plus considérés en Angleterre ; ils reconnurent que la Réforme de Henri VIII, loin d'avoir pu fonder une grande Eglise nationale pour l'Angleterre, n'avait fait que diviser la nation en autant de sectes que l'on peut trouver de textes dans la Bible et d'interpretations individuelles de ces textes. Ils reconnurent que les préceptes de leur Eglise, loin d'être le fruit d'un examen scientifique et de sincères études théologiques, n'avaient été en réalité que le prétendu don d'un capricieux dominateur. Ils avaient d'ailleurs remarqué que le peuple semblait tombe dans une mortelle apathie et dans une froide indifférence, parce que rien au dehors ne venait réexciter en lui le principe de la vie religieuse ; dans leur détresse, ils appelaient de tous leurs vœux ce qui pouvait encore sauver la nation de la mort religieuse à la quelle elle était exposée. C'était précisément à l'époque où les principes de tolérance se faisaient jour sur le domaine politique après trois siècles d'inhumaines persécutions et d'intolérance obstinée. La constance des catholiques venait enfin de triompher dans le bill de leur émancipation, et le catholicisme, jusque-là réduit à se traîner dans les ténèbres et à fuir la lumière du jour, apparaissait enfin libre et indépendant aux yeux du peuple. Il déployait à ses yeux les pompes de son culte ; il sortait hardiment de ses chapelles secrètes, et se bâtissait des cathédrales et de splendides églises, relevant sa vénérable tête blanchie par le temps aux yeux d'un peuple qui, pendant seize siècles, lui avait rendu hommage, et qui, pendant deux autres siècles, lui avait tourné le dos et l'avait exilé dans son ingratitude. Dans l'Eglise catholique, ils observaient une vitalité qui, jusque-là leur avait été inconnue, et beaucoup d'entre eux étaient d'autant plus frappés de cette vive et soudaine lumière, que jusque-là on s'était efforcé de leur peindre le catholicisme sous les plus noires couleurs. Les prêtres catholiques se montraient pasteurs beaucoup plus actifs et plus zélés de leur commune, que le clergé anglican si fier de ses prodigieuses richesses et si inattentif aux besoins de ses ouailles ; le prêtre catholique vivait au milieu du peuple dont il était issu. De son côté, le peuple catholique se montrait infiniment plus zélé dans l'accomplissement de ses devoirs religieux ; il fréquentait d'avantage les sacremens, ses fêtes étaient plus pompeuses, son culte plus magnifique, et ses cérémonies plus attrayantes par les sentimens qu'elle exprimaient. L'antique esprit du christianisme des premiers siècles semblait revivre au cœur des catholiques dans ses nouvelles cathédrales, aussi bien que dans ses anciennes chapelles. Qu'y avait-il de plus naturel à un pareil aspect que des cœurs véritablement chrétiens ressentissent vivement d'un côté le défaut, et de l'autre la plénitude des symptômes qui caractérisent la veritable Eglise ? Dans l'Eglise ils ne voyaient que des formes extérieures sans signification et sans portée. Dans l'Eglise catholique, ils observaient toutes les richesses des dons spirituels. Une fois éclairés sur cette différence, des esprits chrétiens ne pouvaient s'empêcher de penser que l'Eglise anglicane avait un besoin urgent, sinon d'une réforme radicale, au moins d'un rapprochement immédiat de cette ancienne Eglise chrétienne qui, jusqu'au seizième siècle, avait fait la gloire spirituelle de l'Angleterre. Incessamment, nous montrerons comment se développèrent les conséquences de ces convictions, auxquelles (on peut en concevoir et en nourrir la douce espérance) les îles britanniques devront leur salut."

REVUE DE PARIS.

Malgré l'heure avancée de la saison qui nous entraîne déjà si loin des soirées animées de l'hiver, il y a encore des bals à Paris, des bals assez nombreux et toujours très brillants, au faubourg Saint-Germain, au faubourg Saint-Honoré, à la Chaussée-d'Antin, dans tous les quartiers qui deviennent ordinairement déserts dès que s'ouvre le temps de campagne et des voyages. Ces bals intempestifs ont pour mobile et pour cause l'hymen, ce dieu charmant, comme on dit à l'Académie, et qui semble se plaire maintenant à allumer son flambeau radieux aux rayons du soleil. Jamais on n'avait vu autant de beaux et grands mariages en été ; on dirait que c'était là un ajournement convenu, et que toutes les splendides unions projettées depuis l'automne dernier avaient pris pour l'époque de leur célébration les jours où nous sommes, ces beaux jours où le printemps finit et où Paris se voile d'une légère teinte de langueur.

Parmi les mariages distingués qui ont eu lieu cette semaine, on a cité celui de M. Target avec Mlle Duvergier de Hauranne. La cérémonie avait attiré des assistants nombreux, des notabilités parlementaires et ministérielles. Ce qu'il y avait de plus remarquable, ce qui a été un sujet de commentaires piquants, c'est que M. Thiers et M. Guizot se sont rencontrés la plume à la main pour signer le contrat de mariage en qualité de témoins : M. Guizot témoin de l'époux, et M. Thiers, témoin de la mariée.

A ce sujet, et au milieu des propos qu'on faisait sur la singularité de cette rencontre, M. de L. . . ., qui est un des hommes de Paris les plus mûris dans ses observations et les plus bizarres dans ses reparties, se prit à dire :

—Que voyez vous donc d'étonnant à cela ? Pareille chose m'est arrivée dernièrement, et je me suis rencontré face à face avec un de mes plus mortels ennemis qui se présentait comme moi à titre de témoin.

—Témoin d'un mariage !

—Non, d'un duel.

—Ah ! de cette façon, cela se comprend.

—Bah ! reprenait M. de L. . . ., un duel ou un mariage, n'est-ce pas à peu près la même chose ?

M. de L. . . ., on le voit, est de l'avis de ces gens qui, lorsqu'on leur dit :

—Mlle *** se marie,—répondent : Contre qui ?

A Paris, les écoles de natation se sont rouvertes dès les premiers jours du beau temps, et on a remarqué que les dames étaient venues les premières aux bains froids. Rien n'égale l'intrépidité du beau sexe lorsqu'il s'agit de prendre un nouveau plaisir et de se livrer à un exercice masculin. Tandis que les hommes hésitaient encore à entrer dans les eaux de la rivière, elles s'y plongeaient résolument. Les écoles de natation deviennent très nombreuses ; chaque été voit s'en établir de nouvelles ; La Seine en est comme parquetée. C'est tout au plus si les bateaux peuvent circuler au milieu de ces établissements ; c'est à peine s'il reste la place nécessaire aux amateurs qui ont la fantaisie de se précipiter du haut d'un pont pour mettre un terme à leur existence.

Cependant il y a un principe de droit naturel qui dit que l'eau coule pour tout le monde,—et non pas seulement pour les baigneurs et les baigneuses.

Ce sont les écoles de natation des dames qui se multiplient surtout, et qui sont envahies du matin au soir par la lionnerie dramatique et par les amazones du quartier Bréda et de la Boule-Rouge. Dans l'après-midi, les petits coupés de Notre-Dame-de-Lorette, les équipages des actrices opulentes stationnent à la porte du bain froid. Toutes ces dames raffolent de la natation ; elles passent au bain froid tout le temps que ne réclament pas les affaires sérieuses. Dans cet asile interdit aux profanes, et où ne pénètre aucun homme,— si ce n'est les garçons de bains, les professeurs de natation et les préposés au sauvetage,—les baigneuses déploient toute l'élégance de leur parure et de leur personne ; elles emprisonnent leur élégante chevelure dans une résille, elles s'enveloppent dans un peignoir de batiste richement brodé, elles se promènent en fumant la cigarette espagnole, elles s'adressent des défis à qui fera la plus belle coupe, ou à qui restera le plus longtemps sous l'eau ; puis elles s'élancent, piquent une tête et nagent comme des sirènes. En sortant de l'eau, pour se réconforter, elles se font verser et elles boivent un verre de vin de Madère ou de rhum de la Jamaïque, et puis elles recommencent de plus belle jusqu'à l'heure de la retraite.

Les élegants spectateurs qui garnissent habituellement les tribunes aux courses de chevaux ont répondu aux appels de la belle saison ; ils ont dit momentanément adieu au sport pour respirer l'air de la campagne ou pour aller chercher de vives impressions dans le mouvement des voyages. Aussi n'y avait-il dimanche aux courses de Versailles que très peu de représentants du beau monde parisien. Du reste, le soleil qui brûlait la plaine de Satory n'avait rien de bien engageant, et les chevaux, accablés par les ardeurs de la température, ont mollement couru. M. de Cambis a remporté deux prix ; M. Reiset, M. Achille Fould et M. Jules Rivière se sont partagé les trois autres.

Fautes de grandes nouvelles, devenues si rares en cette saison paisible et vide, il faut bien se contenter des petites.

L'autre jour, dans un café du boulevard Italien, un monsieur avait demandé le *Charivari*.

—Il est en main, répondit le garçon, je vais vous le retenir.

Le journal fut retenu. Au bout d'un quart-d'heure, celui qui l'attendait le redemanda.

—Il est toujours en main, répondit le garçon en montrant le consommateur qui, après avoir pris une limonade, savourait le journal.

Un autre quart d'heure s'écoula, puis une autre demi-heure, et le journal restait toujours dans la même main et sous le même regard.

Alors le monsieur qui attendait se leva, s'approcha du lecteur, et lui dit à haute et intelligible voix.

—Monsieur, quand vous aurez appris le *Charivari* par cœur, vous aurez, j'espère, l'obligeance de me le réciter.

Les assistants s'amusèrent beaucoup de cette saillie impertinente.

Le lecteur, sans lever les yeux, tant la lecture l'attachait, répondit par un signe d'assentiment. Et sans rien perdre de son sang-froid, il continua de lire le journal, puis quand il l'eut achevé, il l'enleva de la planchette, le plia en quatre, le mit dans sa poche, jeta sur la table une pièce de monnaie pour payer cette acquisition forcée, et dit au monsieur qui attendait toujours, et qui déjà tendait la main pour saisir la feuille tardive.

—Vous n'avez pas besoin de lire ce journal, puisque je dois vous le réciter.

—Trêve de plaisanterie, monsieur, il y a assez longtemps que vous éprouvez ma patience.

—Je vous assure que je ne plaisante nullement ; j'ai accepté votre proposition, et je compte vous réciter le *Charivari* d'aujourd'hui, demain matin, au bois de Boulogne.

Cette affaire a fait quelque bruit parce que les deux antagonistes sont très connus ; l'un, celui qui attendait le journal, est un des coutiers les plus occupés à la Bourse ; l'autre, celui qui apprenait le *Charivari* par cœur, est un auteur dramatique qui cherchait sans doute des mots piquants pour ses pièces de théâtre.—Des amis communs se sont interposés ; le motif de la querelle n'était pas assez grave pour se refuser à un arrangement, et le duel a été remplacé par un déjeuner.

Les connaisseurs remarquaient à la dernière exposition, parmi les peintures sur porcelaine, deux charmantes peintures sur albâtre, signées Franco. Ces deux tableaux figurent aujourd'hui au bal de la Paix, parmi les merveilleux objets qui remplissent les magasins de Tahan. Tous les amateurs d'œuvres d'art dignes de ce nom s'empressent d'aller admirer ces peintures, qui réunissent à la fraîcheur et à la légèreté de la gouache et de l'aquarelle, la vigueur de la peinture à l'huile et l'éclat velouté de la peinture sur porcelaine. L'artiste, M. Franco, a triomphé de toutes les difficultés et a su profiter avec habileté des avantages que lui présentait la porosité de l'album, en y appliquant son talent consommé de dessinateur et de coloriste. Il obtient un véritable succès qui a commencé à l'exposition du Louvre et qui se continue à l'exposition de Tahan.

On a délibéré la semaine dernière, sur le tapis parlementaire, un projet qui ne tendait à rien moins qu'à réduire excessivement le prix des ports de lettres. Les adversaires de l'impôt épistolaire demandaient une réforme qui établit un prix unique pour toutes les lettres, quelle que fut la distance parcourue ; le prix proposé était vingt centimes. Toutes les lettres se seraient payées quatre sous, qu'elles vinssent de loin ou de près, de Paris à Paris, ou d'Ajaccio à Dunkerque.

Les auteurs et les défenseurs de la proposition prétendaient que loin de rien perdre à cette mesure, le fisc y trouverait de grands bénéfices, parce que la réduction du prix devait infailliblement amener une immense augmentation dans le nombre des lettres confiées à la poste.

L'exemple de l'Angleterre était invoqué à l'appui de cette promesse. L'expérience venait garantir cette amélioration dans le revenu de l'Etat.—Nous avons fait nos calculs, disaient-ils, et il n'est pas douteux que quand le port d'une lettre ne coûtera que vingt centimes, on écrira chaque année en France cent millions de lettres de plus qu'on n'en écrit à présent.

Voilà de quel péril nous avons été menacés. Cent millions de lettres ! Comme si on n'en écrivait pas déjà bien assez ! comme si on ne perdait pas déjà beaucoup trop de temps et de papier, en correspondance !— Les statisticiens avaient raison dans leur calcul ; le prix exagéré des ports de lettre empêche beaucoup de gens d'écrire, par ménagement pour ceux à qui ils écrivent et par crainte de recevoir une réponse au même prix. L'abaissement du droit aurait ouvert l'écluse au débordement épistolaire, et nous en aurions été inondés. Mais le danger a disparu sous le vote de la chambre, et, par extraordinaire, notre législature ne s'est pas conformée à un progrès que lui indiquait le gouvernement britannique.

Les gens prétentieux sont infatigables, ils font de l'esprit en toutes saisons. Pour eux l'été n'a pas de feux, l'élévation du thermomètre n'a aucune influence sur leurs moyens.—L'autre jour, dans un bal de noces, où se trouvait une réunion choisie, un académicien renommé par son langage precieux, semait çà et là des mots étourdissants. Lady Charlotte ***, charmante Anglaise blonde aux yeux noirs, se reposait pendant une polka, et gracieusement assise sur un canapé, elle s'amusait à déchirer du bout de ses dents blanches les fleurs d'un magnifique bouquet.

L'académicien s'approcha de la jeune femme, et se récriant sur ce qu'elle mangeait des fleurs.

—Ah ! madame, lui dit-il, vous êtes une anthropophage !

C'était parfaitement quintessencié, le mot était d'une exquise recherche ; seulement il avait le tort d'être absurde.

L'académicien voulait dire, sans contredit, que la belle lady, en mangeant des fleurs, mangeait ses semblables.

En sa qualité de membre de l'institut, il ignorait la racine du mot anthropophage ;— Il donnait un sens absolu à ce mot qui n'a qu'un sens relatif et ne s'applique qu'à une seule espèce.

Lady Charlotte *** ignorait entièrement la signification du mot qui lui était adressé ; mais l'académicien l'avait débité d'un ton si galant et si sensé, qu'elle pensa tout naturellement que cela devait être tout ce qu'il y a de plus flatteur.

Cependant, curieuse comme toutes les jolies femmes, et voulant savoir au juste la valeur du compliment, elle alla aux informations, et la première personne à qui elle demanda ce que voulait dire anthropophage lui répondit :

—Cela signifie : " Qui mange des hommes."

Cette explication surprit et indigna l'irascible Anglaise. Elle rougit et se sentit profondément blessée de cette réputation d'ogresse que voulait lui faire un grave académicien. De quelque façon que le mot fût interprété, il lui semblait également offensant. Ou bien il était pris dans son sens littéral, et c'était quelque chose d'horrible, ou bien il devait être accepté dans un sens allégorique, ou figuré, et le compliment était encore très fâcheux,—d'autant plus fâcheux qu'il est très injuste, car la charmante lady n'a jamais fait et n'a jamais voulu de mal aux hommes.

On n'était pas d'accord sur l'objet du voyage qui avait enlevé la reine Christine et son époux à l'hôtel de la rue de Courcelles, pour les conduire à Naples.—On croit que le but des illustres voyageurs est de chercher un nouvel époux pour la jeune reine d'Espagne.

Les Cobourg triomphent. Cette intéressante et plantureuse famille est dans la jubilation. On l'avait méconnue un instant, mais voici que l'événement la venge de cette injure.— Lorsqu'il fut question de marier la jeune reine d'Espagne, l'innocente Isabelle, de nombreux prétendants se mirent sur les rangs ; toujours prête en pareille circonstance, la famille Cobourg offrit tout ce qu'elle avait de princes disponibles et nubiles. L'effectif était complet. On présenta donc à la cour d'Espagne une demi-douzaine de Cobourg ficelés, sanglés, huppés. Ils étaient tous également beaux à voir. Ils avaient l'œil doux, le sourire engageant, la poitrine effacée, le jarret tendu. Ils se tenaient à la troisième position du prétendant à la main d'une reine. C'était imposant, et les chances semblaient devoir être favorables à des épouseurs si bien conditionnés. Cependant il n'en fut rien ; ces légitimes espérances s'évanouirent ; on donna à la reine d'Espagne un mari espagnol, un cousin, un simple Bourbon, et les Cobourg en furent pour leurs frais.

Après un échec si humiliant, la consternation se répandit dans cette famille honorable et digne de tant d'estime pour les services qu'elle a rendus à l'hérédité monarchique en Europe. Les Cobourg se dirent alors : " Qu'allons-nous devenir si l'on peut se passer de nous, s'il est reconnu que les reines peuvent se pourvoir ailleurs que parmi nous ? Adieu notre industrie ! adieu notre spécialité ! Notre maison va faire faillite."

En effet, la situation était critique et menaçante ; c'était un prestige qui allait s'effacer,